

Bayonne

Quatre destins, quatre femmes : une ville en commun

Parcourir Bayonne, c'est comme partir à l'aventure : on ne se sait jamais ce qui nous attend au détour du chemin, ni qui. Dans le centre ancien, classé Site patrimonial remarquable, les témoins de l'histoire jouent avec le temps. Les routes de quatre femmes au destin hors du commun, aux origines parfois lointaines, se sont croisées au cœur de ce patrimoine bayonnais.

■ Texte et photos : Sophie Lefort-Lehmann, guide conférencière Ville d'art et d'histoire de Bayonne

Marguerite, Suzanne, Alexandra... sont autant de prénoms qui résonnent dans les rues du centre historique de Bayonne au cours des trois derniers siècles et y résonnent toujours.

De la rue des Faures aux planches de Versailles

C'est dans l'ancien quartier du Prévost, accolé aux remparts, non loin de la cathédrale, que vécut Marguerite Brunet, plus connue sous le nom de « La Montansier ». La rue des Faures, où elle naquit le 18 décembre 1730 et passa une partie de son enfance avant de partir pour les Îles du Vent¹, vibre par la diversité de ses métiers.

Sculpteur, couturière, charpentier, savonneuse, musicien, faiseur de cage, marin, bûcheron et perruquier sont quelques-uns des

1- Ancienne appellation d'un groupe d'îles des actuelles Petites Antilles dans la mer des Caraïbes.

2- Épinglier : métier d'étrépage des métaux, de fabrication et de vente des épingles.

3- Cette maison est actuellement située au 41 rue des Faures.

4- Terme employé pour exprimer la modification de la façade, mais également la surélévation et « l'épaississement de l'habitat ».



métiers exercés par les 354 habitants qui y vivent alors. Jacques Brunet, épinglier², sa femme Marie Capdevielle et leur fille Marguerite habitent la maison d'Angla³. Datant du XVII^e siècle,

« refaçadé⁴ » au XIX^e siècle, ce bâtiment s'inscrit dans le renouveau urbain amorcé à la fin des années 1600. Les nouveaux remparts construits par Vauban (1633-1707) contraignent une fois encore l'espace habité. La ville se densifie, les maisons gagnent en hauteur, l'habitat collectif se généralise. La maison de Marguerite répond aux critères de construction de ce temps. Un parcellaire étroit, une élévation sur trois niveaux, une structure orthogonale composée de pans de bois peints en rouge suivant les prescriptions de l'époque et bien souvent recouverts d'un enduit.

C'est cette maison qu'elle quitte pour le couvent des Ursulines, à Bordeaux. Décidant de s'engager dans une troupe de comédiens, Marguerite se retrouve à Paris chez sa tante par alliance, Hyacinthe Montansier, dont elle prendra le patronyme comme nom d'artiste. Puis on la retrouve prête à embarquer pour la Martinique en quête d'un héritage. C'est alors une jeune femme « à la mine piquante, de petite taille, mais bien prise, au corsage admirablement dessiné, aux grands



Immeuble de la rue des Faures.



Cage d'escalier de la rue des Faures.

yeux noirs ombrés de forts beaux cils. On entend sa voix à l'accent pittoresque qu'elle rapporte des bords de l'Adour et qui ne peut manquer de faire sensation⁵ ».

De retour à Paris, après une expérience d'actrice et de directrice de divers théâtres, elle crée et dirige à Versailles le théâtre Montansier, du nom de sa tante.

De la liberté à l'exil

Au-delà de l'Atlantique, à quelque 7000 km de Bayonne, vit à Saint-Domingue Suzanne Simon Baptiste, dont la vie bascule entre le 8 et le 11 juin 1802, lorsqu'elle est arrêtée avec son mari François-Domenica de Bréda, avec qui elle travaille dans leur plantation de café.

François-Domenica de Bréda, esclave affranchi, c'est le « Centaure des Savanes », Toussaint Louverture, un des principaux organisateurs de l'unique révolte d'esclaves victorieuse de l'histoire. À l'origine de la Constitution qui institue l'autonomie de l'île où l'esclavage est aboli, Toussaint Louverture – alors gouverneur de Saint-Domingue – est arrêté en 1802 par les troupes de Napoléon Bonaparte, avec femme et enfants. Déportée vers la France, la famille est séparée. Toussaint est emprisonné au Fort de Joux dans le Doubs, leur

fils adoptif Placide est placé en résidence forcée à Belle-Île-en-Mer, Suzanne et le reste de la famille sont envoyés à Bayonne, où ils arrivent par bateau le 3 septembre 1802. C'est dans cette ville, qui compte alors 12000 habitants, que Suzanne et les siens sont assignés à résidence et « en attendant qu'on leur eut préparé un logement en ville, [ils] furent internés au Château Vieux et logés dans l'appartement, occupé de longues années par une autre exilée, Marie-Anne de Neubourg, >>>

Vue du Château-Vieux.



5- RECTORAN, Pierre. « Une bayonnaise célèbre dans le monde du théâtre, Melle Montansier », *Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Bayonne*, 1944, n° 62, p. 38.



Ambiance des intérieurs bayonnais d'autrefois : cage d'escalier.



Ambiance des intérieurs bayonnais d'autrefois : escalier.

»» reine douairière d'Espagne⁶ ». Le maire de la ville, Bernard Paul Pierre de Lacroix de Ravignan⁷, est invité à prendre les mesures nécessaires à leur sûreté. L'idée d'une possible évasion par mer faisant son chemin, mais également pour des raisons de santé, Suzanne est transférée à Agen où elle meurt le 1^{er} mars 1816. Le Château Vieux domine toujours la ville.

De la peinture à l'écriture

Femme engagée, peintre, écrivaine, journaliste, Marguerite Burnat-Provins, née à Arras en 1872, est installée à Bayonne depuis 1912 lorsque la Grande Guerre éclate. Elle est en proie à des fortes angoisses, car son mari originaire de Suisse, Paul de Kalbermatten, est mobilisé. C'est pour elle, le début d'une période de création, une série de quelque 3000 dessins hallucinatoires constituant une œuvre picturale capitale, intitulée *Ma ville*. Peintre, mais aussi militante pour la littérature régionaliste, fondatrice en Suisse de la « Ligue pour la Beauté » – un organisme de protection du patrimoine –, disciple du psychologue et pharmacien Émile Coué, auteur de la célèbre méthode Coué, Marguerite Burnat-Provins est aussi journaliste. Elle vit au Chalet Cécile, avenue des Tilleuls,

6- JUNCAR, Charles. « Choses de Bayonne, La femme de Toussaint Louverture à Bayonne », *Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Bayonne*, 1911, n° 2, p. 116.

7- Bernard Paul Pierre de Lacroix de Ravignan (1736-1810) fut deux fois maire de Bayonne (1795-1798 et 1800-1803).



Marguerite Burnat-Provins - Autoportrait, *Le doigt sur la bouche*, s.d. [vers 1900], huile sur toile, 46.5 x 55 cm, Sion, Musée d'art du Valais.

puis à la Villa Bellevue, route des Pontots et travaille pour *Le Courier de Bayonne* de l'été 1914 à l'automne 1915.

Le 19 septembre 1914, la cathédrale de Reims est bombardée. Bayonne est en émoi. Reims, Bayonne, la cathédrale... Lors de sa reconstruction au cours du XIII^e siècle, l'architecte qui dirige les travaux, appelé le « maître champenois », s'inspire des cathédrales de Soissons et de Reims. Le plan, la disposition des chapelles rayonnantes s'apparentent à Soissons ; les baies de l'abside,



Vue de Bayonne depuis la Citadelle.
A droite : l'Hôtel de Ville-Théâtre.

les colonnes, c'est Reims... De sa plume virulente, Marguerite réagit dans un article titré « La cathédrale est morte », publié par Le Courrier le 25 septembre : « La douleur saisit le cœur à deux mains, elle presse si fort que le cri monte aux lèvres... La cathédrale morte avait une âme, une âme ancienne souveraine, parfumée de tant d'encens précieux. L'esprit de la basilique où furent sacrés nos rois, plane maintenant bien haut dans le pur éther, loin de l'âtre fumée des champs de bataille. Il est parmi ses sœurs, les étoiles. Et désormais il nous parlera. »

Au cours de l'année 1915, Marguerite Burnat-Provins quitte Bayonne pour Neuilly, puis c'est l'Algérie, le sud de la France, le Maroc et de nouveau la guerre. En 1952, à l'âge de 80 ans, elle s'éteint à Grasse. Première femme exposée à Lausanne dans la Collection de l'art brut, section « Neuve Invention », elle laisse derrière elle une immense création.

De la scène au dalaï-lama

Lorsqu'en 1895 Alexandra David-Néel se rend au nouvel hôtel de ville de Bayonne, elle a 27 ans et un destin exceptionnel l'attend. Au cœur du

8- DAVID-NEEL, Alexandra. *L'Inde où j'ai vécu*, Pocket, 2003. Première édition sous le titre *L'Inde, Hier, Aujourd'hui, Demain*, Paris, Plon, 1951 ; réédition augmentée sous le titre *L'Inde où j'ai vécu*, Paris, Plon, 1969.

9- DAVID-NEEL, Alexandra. *Le Grand Art*, Paris, Le Tripode, 2018, 400 pages.

bâtiment entièrement reconstruit au cours du XIX^e siècle, s'élève une scène aux riches décors, surmontée d'une coupole. C'est là qu'elle va se produire devant le Tout-Bayonne. Non point pour une conférence sur le Tibet, mais pour y donner de la voix, car avant de devenir tibétologue et exploratrice, Alexandra fut chanteuse d'opéra, sous le nom d'Alexandra Myrial.

Soprano, elle entre au Conservatoire royal de musique de Bruxelles et obtient à 21 ans un premier prix de « chant théâtral français » en 1889. Bien que déjà attirée par l'ailleurs – elle fréquente le musée Guimet, dont elle dit qu'en ce temps-là « [il] était un Temple [...] Des vocations y naissent... la mienne y est née⁸ » – elle doit subvenir à ses besoins. C'est donc en tant que cantatrice qu'elle arrive à Bayonne, probablement avant l'automne 1895.

Un ouvrage qui vient de paraître, *Le Grand Art*⁹, fait référence à cette étape bayonnaise et situe son passage juste après le début de sa carrière : « L'année qui suivit mes débuts, je fus engagée au théâtre de Bayonne », écrit-elle. Un court séjour qui lui laisse cependant le temps de glisser dans son journal quelques cartes postales de la ville, aujourd'hui conservées dans les archives de la Maison Alexandra David Néel à Digne-les-Bains. En 1969, elle s'éteint à l'âge de 101 ans, après avoir suivi une pensée extraite de l'Ecclésiaste et qui pourrait résumer sa vie : « Marche comme ton cœur te mène et selon le regard de tes yeux. » ●



Alexandra David-Néel.
© Ville de Digne-les-Bains.